

Zeitschrift: Générations : aînés
Herausgeber: Société coopérative générations
Band: 35 (2005)
Heft: 4

Artikel: Claude Monnier : "La presse est entrée dans l'ère de la banalisation"
Autor: Prélaz. Catherine
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-826071>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CLAUDE MONNIER

«La presse est entrée dans l'ère de la banalisation»

Même si l'âge légal de la retraite l'a rattrapé, il y a deux printemps, Claude Monnier continue de signer régulièrement, dans *Le Matin Dimanche* et dans *La Tribune de Genève*. C'est que, après quarante-trois ans de journalisme, on ne lâche pas la plume si facilement. Mélange de lucidité, d'ironie et d'amusement, ses chroniques nous interpellent, se font l'écho de certains de nos comportements, révélant tour à tour les faiblesses, les travers et les grandeurs d'une société pour le moins déroutante. Notre monde évolue, dans toutes ses expressions, médiatiques en particulier. Infatigable observateur de ce qui fait notre quotidien – et nos journaux quotidiens – ce grand professionnel a opté pour un regard curieux plutôt que nostalgique.



Claude Monnier, éditorialiste.

Au temps du bricolage

« Mon idée n'était pas de devenir journaliste. A vrai dire, je n'étais pas très au clair sur ce que j'allais devenir. Je terminais mon cursus à l'Institut des Hautes études internationales de Genève lorsqu'on est venu me chercher. *Le Journal de Genève* voulait engager un jeune homme qui avait envie

de faire du journalisme. Le directeur de l'école a répondu: «Prenez Monnier, il n'est pas pire que les autres!» Je n'ai pas choisi, mais j'ai accepté. L'expérience me semblait intéressante... pour six mois! Quarante-trois ans plus tard, je n'ai pas cessé d'écrire, en moyenne deux articles par semaine.

« Je suis donc entré au *Journal de Genève*. Assez vite, je me suis vu propulser au poste de chef de la rubrique étrangère. En 1970, je devenais rédacteur en chef du journal. Et dix ans plus tard, je claquais la porte.

« Que me reste-t-il de ces années? Le souvenir d'un grand bricolage. Nous n'avions pas un sou, le journal comptait ses centimes, on payait royalement les correspondants étrangers: cent francs le papier! En comparaison des clopinettes avec lesquelles nous faisons tourner un journal, des quotidiens comme *La Suisse* ou

La Tribune de Genève apparaissaient comme des monstres de modernité. J'ai donc connu l'époque du journalisme-bricolage. Cela ne nous empêchait pas, je crois, de faire du bon journalisme, pour la simple raison que nous n'avions que ça à faire.

« Si je feuillette les journaux de cette époque, avec le recul, je trouve qu'ils font vieux, plutôt ringard même. Mais ils convenaient bien à l'esprit du temps, ils correspondaient aux préoccupations des gens. Les lecteurs de bonne famille avaient tôt

fait de réagir si nous nous permettions quelque excentricité. Je me souviens par exemple de la venue du *Living Theatre* à Genève. Des gens tout nus sur scène, cela apparaissait comme un véritable scandale. Et pour un responsable de journal, choisir d'en parler, c'était plutôt «casse-gueule». Quand les lecteurs étaient choqués, ils le faisaient savoir. Aujourd'hui, il en faut vraiment beaucoup pour susciter des réactions. Tout est devenu banal.

L'ère de la banalité

« Depuis un certain nombre d'années déjà, nous sommes entrés dans l'ère de la banalité, de la banalisation. On peut écrire à peu près tout et n'importe quoi, cela ne fait quasiment ni chaud ni froid.

« C'est peu dire que le rôle d'information des médias, de la presse écrite en particulier, s'est réduit. Il s'est quasiment évaporé. Par habitude, on continue d'acheter des journaux, on y jette un coup d'œil, et puis c'est tout. Le temps où, pour un pas de travers, on déclenchait une émeute dans la rue, est bien révolu.

« UN TSUNAMI, C'EST DIX JOURS D'ATTENTION, AU MIEUX! »

« Cette forme d'indifférence peut s'expliquer. C'est que nous sommes tous, en tant que consommateurs, tellement sollicités. Cela diminue la valeur, mais aussi l'impact de chaque sollicitation. A peine réveillé, encore vaseux, on allume le poste. En voiture, la radio nous accompagne. Tout au long de la journée, ce sont les journaux, internet... L'information nous arrive en flux continu, du lever au coucher. Nous avons désormais un accès instantané à tout ce qui se passe dans le monde, en temps réel. Il devient

donc très difficile de fixer son attention sur quoi que ce soit.

» Nous avons tous été bouleversés par le tsunami. Durant la première semaine, on a cru que six mois plus tard, l'événement serait toujours à la une de l'actualité. Mais par expérience, je le savais bien: un événement, même d'une telle ampleur, c'est une semaine, dix jours, et puis on passe à autre chose. C'est un phénomène très intéressant: quand il y a une tragédie d'envergure, nous réagissons de façon presque démesurée. Notre engagement est à la fois très puissant et très court.

» Nous assistons là à l'exact contraire de ce que faisait traditionnellement la presse – du moins celle de qualité – par le passé: prendre un dossier, le suivre de façon cohérente, le replacer dans son contexte social ou politique. Tout cela, il faut bien le dire, s'est perdu.



Photos Donald Stampfli

«On le sait bien, beaucoup de gens se contentent de feuilleter et ne lisent plus.»

Une autre mission

» Il se peut que les journalistes soient plus sensibles que le grand public à cette évolution de notre presse écrite vers davantage de superficialité. A mon sens, dans notre profession, nous avons toujours tendance à accorder trop d'importance au contenu, au sérieux. Nous nous imaginons que tout ce

qui compte, c'est la pensée, l'information, l'intelligence que nous y mettons. Bien sûr, c'est important, mais il n'y a pas que ça. Et si la mission première des journaux n'était plus vraiment celle d'informer, mais plutôt

de participer au fait que les lecteurs se sentent appartenir à une communauté? En d'autres termes, on n'ouvrirait plus un quotidien par intérêt pour ce que l'on peut y trouver. Du reste, on le sait bien, la plupart des gens se contentent de feuilleter et ne lisent pratiquement rien. Mais en feuilletant par exemple *La Tribune de Genève*, je me sens à Genève, je sens qu'il s'y passe quelque chose. Sept minutes plus tard, j'ai refermé mon journal. Mais celui-ci a véritablement joué son rôle en entretenant une forme de cohérence sociale.

» Feuilletter un journal, cela peut aussi nous aider à nous sentir bien à certains moments de la journée, en buvant son café, au moment de s'affaler dans un fauteuil quand on rentre fatigué de son travail. Il en va de même concernant la radio. Quand je ne dors pas la nuit, je l'enclenche, moins pour le contenu de ses programmes que pour avoir une présence, un bruit de fond. Si je me trouve sur France Culture, en pleine émission sur les Bororo, il y a des chances pour que je dorme à nouveau à poings fermés dix minutes plus tard. On peut analyser cela de deux façons: en se disant que c'est la fin de la radio – respectivement des journaux – ou au contraire que ces médias ont d'autres précieuses fonctions à remplir... même si elles ne sont pas les plus gratifiantes pour les journalistes.

NOUS EN SAVONS TROP

Gamins, juste après la Seconde Guerre mondiale, nous n'étions informés de ce qui se passait dans le monde que par le journal, et par les «nouvelles» que dans son studio de Berne un locuteur triste lisait chaque jour à 12 h 45 pile. Aujourd'hui, en revanche, nous pourrions aisément nous gaver d'informations renouvelées pendant chacune des 86 400 secondes dont nos journées sont faites, et encore, avec la frustration de n'absorber ainsi qu'un milliardième de l'info potentiellement accessible!

Il y a là quelque chose qui ne tourne pas rond. Hier, le boulot du chercheur, de l'étudiant, de l'écolier, c'était de trouver de l'info, de débusquer du savoir, d'arracher à un néant opaque et réticent quelques bribes de lumière. Aujourd'hui, en revanche, les mêmes doivent se battre avec l'hyperabondance d'infos. Hier, leur slo-

gan aurait pu être: «Plus! plus! plus!», alors qu'aujourd'hui ils prient: «Ô Dieu du Ciel, moins! moins! moins!»

Les sociétés humaines mettront bien deux ou trois générations à digérer cette inversion «bouleversifiante» des choses! Les seuls qui pourraient théoriquement en tirer avantage sont les journalistes. Hier, ils gagnaient leur croûte en allant chercher, pour leurs lecteurs, aux quatre coins du monde, des informations trop rares. Aujourd'hui, ils pourraient, théoriquement du moins, se reconvertir en découvreurs des deux ou trois perles quotidiennes qui, dans une info foisonnant jusqu'au délire, sont vraiment importantes – se reconvertir en somme en découvreurs d'essentiel!

»»» *Extrait de la chronique de Claude Monnier parue dans Le Matin Dimanche du 14 mars 2004.*



« Comme la plupart des journalistes, je suis un malade de l'info, sans elle je suis malheureux. »

» A mon sens, plus l'information se distribue sur une multitude de journaux et de médias, plus le « contenant » devient important, c'est-à-dire l'apparence du journal, sa maquette, plus ou moins douce au regard, la qualité du papier, la mise en scène de l'information – gros titres, grandes photos – sans quoi le regard du lecteur glisse sur la page comme sur une patinoire et il ne se souviendra même plus d'avoir seulement ouvert son journal.

Le souci d'approfondir

» Je crois qu'il n'y a pas de quoi prendre cette évolution au tragique. Je compare les questions qui peuvent se poser en matière d'information et de capacité de discernement à celles que se posent les écologistes. La pollution, nous allons en mourir, dit-on. Mais depuis des millénaires, les systèmes s'ajustent, les équilibres se modifient. En matière de médias, c'est un peu la même chose. On satisfait autrement ce dont on croit avoir besoin. Au 19^e siècle, il existait beaucoup de journaux à scandale. Sans doute, les gens se disaient: mon Dieu, il n'y

a que des crimes... mais le monde a continué. Quel que soit le paysage médiatique, il restera toujours quelques journaux pour les gens qui veulent se creuser la tête. Ce pu-

« AUJOURD'HUI, TOUT BOUGE ET C'EST UN PEU AFFOLANT ! »

blic-là peut aussi trouver ce qui lui convient, et même du très haut de gamme. Mais vous ne pourrez pas obliger les gens à ne pas le lire *Le Matin*...

» Ce souci d'approfondissement, ce refus d'une certaine superficialité, c'est ce qui, en 1982, m'a motivé à fonder *Le Temps stratégique*. Hélas, le marché romand était trop étroit pour parvenir à pérenniser une telle publication, mais elle a tout de même tenu bon pendant près de vingt ans. Nous avons démontré qu'une telle aventure, humainement et techniquement, était possible. Des gens de tous horizons ont écrit, collaboré à un titre de qualité. Je ne regrette rien. Journalistiquement parlant, nous avons réussi notre pari. Économiquement, nous avons finalement dû renoncer.

» Comme la plupart des journalistes, je suis un « malade de l'info », sans elle je suis malheureux. Si je pars quinze jours en vacances sous les cocotiers, je reviens avec l'impression qu'il y a un fossé, un vide de quinze jours dans ma vie en matière d'information, que je ne comprends plus ce qui se passe. Et je suis

bien conscient, aussi, que c'est complètement dérisoire.

» Je passe mon temps à lire de l'info, à la regarder, à observer, mais je sais que je ne suis pas représentatif de la population. Je connais beaucoup de gens qui ne lisent pas de journaux du tout. Cela me démontre que l'on peut parfaitement vivre sans journaux. Franchement, si l'on veut savoir rapidement ce qui se passe, il suffit d'écouter la radio.

» En tant que véhicule d'information, le journal n'a peut-être plus la nécessité qui était la sienne lorsqu'il bénéficiait d'une position de quasi-monopole. Je me souviens très bien que, quand j'étais gamin, à Lausanne, nous nous jetions sur la *Gazette* dès qu'elle paraissait, avec cette impres-

sion que le monde dépendait de ce qu'elle racontait. Et il est vrai qu'elle avait une autorité que plus aucun journal, même le meilleur, ne saurait revendiquer aujourd'hui.

Nouvelles sources

» Les journaux ont perdu leur monopole et leur autorité, et les journalistes n'en sont pas responsables. Ceux qui constituent les nouvelles générations s'adaptent à une nouvelle atmosphère, à un nouvel environnement médiatique. Parfois, ils ont une manière un peu surprenante de voir les choses, notamment une certaine indifférence au mélange de la publicité et du contenu rédactionnel. Ce qui, à l'époque, aurait justifié une grève de la corporation semble ne plus poser problème, ou presque.

» On le sait, tous les journaux perdent des lecteurs, 1% par an en moyenne, et cela depuis dix ou quinze ans. On a pensé que l'avènement de la télévision porterait un coup sévère à la presse écrite, lui volant publicité et lecteurs pour en faire des specta-

teurs. Mais en réalité, les chaînes généralistes sont elles aussi en difficulté. Face à ces vecteurs d'information traditionnels qui perdent du terrain, d'autres moyens de communication, de diffusion, de discussion ne cessent de se développer. L'extraordinaire multiplication des blogs (*journaux en ligne, que quiconque peut créer sur internet, ndlr*) – on en compte un bon million – est la meilleure illustration de cette diversification des sources d'information.

» Que l'on soit consommateur de médias, journaliste ou patron d'une entreprise de presse, il est impossible de prédire de quoi demain sera fait. Le danger est diffus. Mais faut-il parler de danger, ou simplement de changement? Quand la presse connaissait ses heures de gloire, des journaux se sont établis, d'autres ont disparu. Il en ira probablement de même pour les blogs qui aujourd'hui prolifèrent. La plupart seront éliminés, car ils n'intéressent personne. Dans dix ans, on peut imaginer qu'un millier se seront fait leur place et leur public et qu'ils auront dans une certaine mesure remplacé la fonction d'information des journaux, sur la base d'autres critères, d'autres lois. Mais qui sommes-nous pour prétendre que les critères de qualité des blogueurs – qui se corrigent les uns les autres – sont plus contestables que les règles déontologiques de notre journalisme classique? A mon sens, certains journaux – que je ne citerai pas – ne font pas mieux que les pires blogueurs.

» Pour ma part, j'observe ce nouveau paysage médiatique avec curiosité, et même avec un certain amusement. D'une certaine manière, nous sommes un peu comme les pays de l'Est au moment de leur ouverture. Nous étions enfermés dans nos médias traditionnels, et voici que les frontières s'ouvrent, que tout le monde peut aller partout. Dans un tel contexte, il est évident que les *Pravda* locales peuvent aller se rhabiller...

» Quant au risque que les gens discernent de moins en moins ce qui relève d'une information véritable ou du divertissement, c'est encore voir la situation de façon très traditionnelle. Il n'est indiqué sur aucune table de la loi que divertissement et information doivent être clairement séparés. Que vaut-il mieux: ennuyer les gens avec de longs articles, sans émotion, sans subjectivité et qu'ils ne liront pas, ou faire de l'«infotainment» (*information divertissante, ndlr*)?

» Les mutations que nous vivons aujourd'hui dans les médias, la politique et l'éco-

nomie les subissent aussi. Au temps de la guerre froide, tout était bien cadré, on savait où étaient les gentils et les méchants, ce qu'il fallait croire ou ne pas croire. C'était évidemment assez pratique. Aujourd'hui, on va vers autre chose, mais on ne sait pas trop quoi. Tout bouge, et il faut bien reconnaître que c'est un peu affolant.

Etre curieux

» Dans un tel contexte, je suis bien conscient de la chance que j'ai d'être chroniqueur. Je bénéficie dans mon métier d'une liberté tout à fait exceptionnelle, dont je mesure aussi toute la fragilité.

» Écrire un éditorial, une chronique, c'est prendre le lecteur par le col et ne plus lâcher, parce qu'on a envie de le convaincre de quelque chose. Ce n'est pas vraiment un dialogue puisqu'il ne me répond pas directement. Mais je ressens face à moi une présence, de l'affection, de l'empathie. Rédiger une chronique, c'est parler aux gens en pratiquant l'interpellation joyeuse, en quelque sorte.

» Pour exercer ce métier qui est le mien depuis plus de quarante ans, je vois deux qualités essentielles: il faut être curieux, et il faut aimer les gens. L'instinct «chien d'attaque» de certains journalistes m'inquiète. A mon sens, nous sommes là pour faire en sorte que les choses aillent un peu mieux... et non le contraire.»

Propos recueillis
par Catherine Prélaz



«Ecrire, c'est prendre le lecteur par le col.»

LA RETRAITE, VOYAGE EN PAYS ÉTRANGE

«Même si, au moment de la retraite, on devient plus actif qu'auparavant, et que l'on continue à s'intéresser passionnément à la vie politique, économique et sociale du pays, une petite voix intérieure, légère, moqueuse, nous souffle que tout cela n'est plus vraiment notre affaire, que nous appartenons désormais à un «ailleurs», un pays étrange, ou étranger, dont les ambitions, les perspectives et les règles ne sont plus celles de notre monde d'avant. Ce décalage dans la signification des choses fait peu à peu une différence énorme.

Je ne me plains de rien, je ne revendique rien, mais, comme le voyageur au long cours, je découvre, en avançant, des paysages de plus en plus insolites, énigmatiques, effrayants parfois, dont je ne suis pas sûr, et cela me pèse, que je saurai faire aux plus jeunes la description véridique.»

»» Extrait de la chronique de Claude Monnier parue dans *Le Matin Dimanche* du 28 mars 2004.